

L'HOMME QUI NE VALAIT PAS UNE MESSE

Par Jean-Marie DARMIAN

Ce soir, en famille certains d'entre vous renoueront peut-être avec leurs racines en se rendant quelque part à l'incontournable messe de minuit. Ils espèrent y trouver, le plus souvent, un peu de la chaleur du partage social des moments clés de l'année. En effet, bien des gens qui se rendent dans une église blottie dans un village ne le font que pour témoigner de leur attachement à des souvenirs d'enfance. Ils ne recherchent qu'à se rassurer en s'offrant un bain de jouvence sans parfois être très croyant. L'essentiel consiste à s'inscrire dans une forme de continuité.

La notion de veillée qui constitua durant des siècles, avant la télé, ressurgit l'espace d'une soirée. Elle rassemble des familles qui, par delà les générations, trouvent dans un déplacement collectif une opportunité d'afficher leur solidarité. Elle rassure en permettant de vérifier que les croyances peuvent se pérenniser par des pratiques furtives. Cette nuit demeure celle de la tolérance et de la paix.

Si l'on ne s'attache qu'à la valeur religieuse du rendez-vous il faut bien avouer que cette année, encore plus que les autres, il sera nécessaire d'avoir de solides convictions pour ne pas douter. Depuis quelques mois la hiérarchie catholique sous l'impulsion de Benoît XVI a réalisé un véritable festival de positions conservatrices. Et en cette veille de Noël, à Rome, elle a encore accompli des prodiges d'inhumanité comme si nous étions revenus à l'époque des dogmes et des excommunications. Pas une seule annonce qui ne corresponde à une régression : le latin dans la messe, la régulation des naissances ou l'œcuménisme, de l'homosexualité, de l'avortement, du mariage des prêtres. Il est parfois surnommé par les médias " le Panzerkardinal ", allusion à son intransigeance supposée et à sa nationalité allemande et peut-être aussi à son passé et à ses déclarations actuelles. Chaque jour il se révèle éloigné de la philosophie populaire de Noël.



UN COMMUNIQUÉ REMARQUABLE DE PIÉTÉ

L'église catholique italienne a refusé avant-hier des funérailles religieuses à Piergiorgio Welby, mort cette semaine après avoir été, conformément à ses vœux, débranché du système d'assistance respiratoire qui le maintenait en vie. La famille de ce malade atteint de dystrophie musculaire souhaitait qu'il soit enterré dans sa paroisse ce qui paraissait un minimum pour quelqu'un ayant souffert durant des décennies d'un mal incurable particulièrement douloureux. Dans un communiqué remarquable de piété, le vicariat de Rome a déclaré qu'il "*ne pouvait accéder*" à cette demande car "*Welby a affirmé à plusieurs reprises et en public son désir de mettre fin à sa vie, ce qui va à l'encontre de la doctrine catholique*", précise l'auteur de ce monument de charité chrétienne. En cela, ajoute l'Eglise, sa mort est différente d'un suicide, où la personne qui a mis fin à ses jours n'était pas nécessairement en pleine possession de ses facultés mentales. Allons-y gaiement pour Noël ! Dans son immense bonté, l'auteur anonyme de ce message empreint d'indulgence, de fraternité et d'espoir annonce que l'Eglise "*priera pour... le salut éternel du défunt*". Gratuitement j'espère. Le pauvre homme en sera ravi !

Le père Marco Fibbi, porte-parole du vicariat de Rome, a souligné qu'interdire des funérailles religieuses pour Welby était une manière de redire avec force à la communauté des croyants

que ce qu'il a fait "n'est pas acceptable". Il a également souligné que si l'Eglise avait accepté la requête de sa famille, son enterrement se serait transformé en événement... surmédiatisé. Tiens donc on se croirait en politique ! Le cas Welby, décédé mercredi soir, aura divisé jusqu'au dernier moment l'Italie, où l'euthanasie n'est pas autorisée et où l'Eglise catholique conserve une solide influence sous la férule d'un clergé loin d'être à la pointe du progrès. Le médecin qui a débranché le système respiratoire affirme qu'il ne s'agit pas d'euthanasie, mais de l'application du droit constitutionnel à refuser un traitement. Il n'a pas été entendu pas plus que les appels de celles et ceux qui sollicitaient un brin d'humanité pour Noël. Qu'il est long le chemin entre les principes et les réalités terrestres !

J'AIME LA VIE PRESIDENT...

Dans une émouvante lettre ouverte de Piergiorgio Welby au président de la République Giorgio Napolitano il réclamait le droit de mourir. *"J'aime la vie, Président. Je ne suis ni mélancolique, ni maniaco-dépressif, mourir me fait horreur, malheureusement ce qui me reste n'est plus la vie, ce n'est qu'un acharnement, têtu et insensé, pour maintenir actives des fonctions biologiques"*. Il obtient pour toute réponse de Linal Javier Lozano Barragan, "ministre de la Santé" du Vatican, une déclaration sans nuances incitant les parlementaires catholiques à appliquer "l'obligation morale" de s'opposer à la légalisation de l'euthanasie alors que la ministre italienne du Commerce



extérieur Emma Bonino, dirigeante historique du parti Radical, entame une grève de la faim de deux jours pour apporter son soutien à Piergiorgio Welby.

Welby a alors envoyé une lettre publiée par toute la presse italienne dans laquelle il compare son sort à celui d'Aldo Moro, l'ex-chef du gouvernement italien séquestré 55 jours puis tué par les Brigades Rouges en mai 1978.

"Je vous écris de la prison infâme de mon corps... où l'on me séquestre et d'où me reviennent à la mémoire les lettres écrites aux 'politiques' par un autre séquestré, Aldo Moro", écrivait-il. Il persiste devant la justice de son pays et le 12 décembre, une juge du tribunal civil de Rome examine à huis clos avec ses avocats un recours dans lequel il demande le droit d'arrêter le respirateur qui le maintient en vie et de recevoir un traitement contre la douleur pour apaiser ses derniers instants. Elle refuse de se prononcer sur le recours de Piergiorgio Welby qu'elle considère irrecevable. Elle renvoie la balle aux politiques, estimant qu'il existe "un vide juridique" sur le contrôle de l'arrêt des soins. Piergiorgio Welby finit par décéder après l'arrêt du respirateur qui le maintenait en vie par le médecin italien Mario Riccio.

LES DEFATS DE L'HUMANITE

Ce soir quand vous entendrez sonner les cloches et si vous espérez revivre avant minuit l'ambiance bon enfant des "Trois messes basses" d'Alphonse Daudet méfiez vous. Dom Balaguère et son fidèle Garrigou n'existent plus depuis longtemps. Ex qui ne vivaient que dans le péché de gourmandise, qui expédiait une messe basse en pensant à "deux dindes truffées", des "faisans", des "huppés", des "gélinoches", des "carpes", des "truites"... appartiennent désormais au folklore. Cette histoire qui se passait "en une nuit de Noël de l'an de grâce 1600"... s'accommodait des défauts de l'humanité, elle les acceptait, elle en faisait des histoires à dormir debout, elle s'en moquait ouvertement. Dans le fond l'église était beaucoup plus proche du peuple qu'elle ne l'est maintenant car elle était bien obligée de s'adapter après avoir connu les horribles guerres de religion et les soubresauts angoissants de l'inquisition. Depuis des années elle se ferme, se cale dans des certitudes de cette époque de l'intégrisme triomphant. Même si elle n'existe plus sur le plan matériel l'Inquisition sévit sur les esprits en tentant de concurrencer toutes les sectes qui oppressent la société par des considérations d'un autre temps.

La position italienne sur le départ voulu de Piergiorgio Welby tombe à point pour illustrer cette montée en puissance du conservatisme. Alors que, ce soir, une Nativité comblera de bonheur des millions de familles oubliées de sa valeur religieuse, une mort à Rome devrait inciter tous les croyants à un brin de réflexion. Je suis certain que personne s'est penché sur l'accueil que fait l'Eglise aux bourreaux qui continuent à donner la mort au nom de la justice des hommes... Je suis certain qu'aucun d'eux ne subira le sort de Piergiorgio... l'oublié de Noël qui ce soir terminera au crématorium son douloureux parcours terrestre.

Dom Balaguère pour avoir seulement voulu réveillonner comme un ribaud fut condamné à mourir dans la nuit. *" Il arriva dans le ciel encore tout en rumeur des fêtes de la nuit, et je vous laisse à penser comme il y fut reçu.*

- Retire-toi de mes yeux, mauvais chrétien ! lui dit le souverain Juge, notre maître à tous. Ta faute est assez grande pour effacer toute une vie de vertu... Ah ! tu m'as volé une messe de nuit... Eh bien, tu m'en payeras trois cents en place, et tu n'entreras en paradis que quand tu auras célébré dans ta propre chapelle ces trois cents messes de Noël en présence de tous ceux qui ont péché par ta faute et avec toi... " raconte Alphonse Daudet. Que dira-t-il aux autres le souverain juge ?

Mais je débloque...

publié par **Jean-Marie DARMIAN** dans: POLITIQUE ET SOCIETE